



HAL
open science

Poussières d'Instants: La reconstruction de soi et l'invention de nouveaux métiers des femmes réfugiées du Darfour au Caire.

Fabienne Le Houérou

► **To cite this version:**

Fabienne Le Houérou. Poussières d'Instants: La reconstruction de soi et l'invention de nouveaux métiers des femmes réfugiées du Darfour au Caire.. *Le Mouvement social*, 2008, Réfugié(e)s, 225, pp.81-97. 10.3917/lms.225.0081 . hal-01374363

HAL Id: hal-01374363

<https://hal.science/hal-01374363>

Submitted on 1 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUSSIÈRES D'INSTANTS : LA RECONSTRUCTION DE SOI ET L'INVENTION DE NOUVEAUX MÉTIERS PAR LES RÉFUGIÉES DU DARFOUR AU CAIRE

Fabienne Le Houérou

La Découverte | *Le Mouvement Social*

2008/4 - n° 225

pages 81 à 97

ISSN 0027-2671

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2008-4-page-81.htm>

Pour citer cet article :

Le Houérou Fabienne, « Poussières d'instants : la reconstruction de soi et l'invention de nouveaux métiers par les réfugiées du Darfour au Caire »,
Le Mouvement Social, 2008/4 n° 225, p. 81-97. DOI : 10.3917/lms.225.0081

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Poussières d'instants : la reconstruction de soi et l'invention de nouveaux métiers par les réfugiées du Darfour au Caire

par Fabienne LE HOUÉROU*

Les organismes humanitaires font communément des femmes une « catégorie vulnérable ». Cependant les demandeuses d'asile en exil font preuve, contre toute attente, de hardiesse et d'imagination. En participant à la vie quotidienne des femmes du Darfour en exil au Caire, nous avons pu, alors que nous n'avions pas en ce domaine d'*a priori* théorique, observer la dynamique des genres à l'oeuvre, en tant que rapport social et principe d'ordre.

Cet article s'appuie sur une enquête conduite en 2005, qui a nourri un film documentaire : « Hôtel du Nil : Voix du Darfour » en 2007¹. Les investigations menées alors ont servi de dispositif d'enquête et d'observation des transformations des genres dans un contexte de migration forcée.

Nous présenterons d'abord des éléments relatifs à la présence africaine au Moyen-Orient et à l'évolution des rapports égypto-soudanais au xx^e siècle, afin de mieux comprendre la situation des Soudanais en Égypte et, plus particulièrement, celle de la population Four au Caire. Nous pourrons alors mieux distinguer la spécificité des femmes réfugiées Four en cette ville, à la lumière d'une enquête filmée dont nous tenterons de préciser les motivations et les choix scénographiques. La mise en scène du film a été imaginée par les acteurs eux-mêmes, qui ont chacun revêtu un rôle. Cette répartition des rôles dans le film renvoie à une distribution des rôles sociaux. Les hommes se sont livrés à une critique politique et sociale, les femmes en revanche ont effectué une mise à distance verbale de leur colère. Dans le film, la parole est clairement masculine alors que l'émotion riieuse est féminine. En un sens, la fiction d'un genre naturel, liée à des comportements dits féminins (l'éternel féminin) ou masculins relayés par la mise en scène des corps et la gestuelle, se retrouve en exil. Les femmes Four vivent de leurs travaux de maquilleuses-tatouées au henné (les métiers réservés à l'esthétique) ou d'activités culinaires (les rôles maternels traditionnels), alors que les travaux des hommes sont physiquement éprouvants. La fiction devient une réalité sociale remise en cause par la capacité des femmes à s'enrichir. En exil, en effet, l'enrichissement n'est plus une prérogative masculine. La migration forcée dévie de leur course convenue ces jeux de rôles.

Une présence ancienne renouvelée par les effets d'une mondialisation par le milieu

Les premiers éléments arabes qui arrivèrent au Darfour étaient d'origine libyque. Ils se mélangèrent aux Nubiens. Les géographes arabes évoquent à l'unisson une

* Historienne, chargée de recherche au CNRS (IREMAM).

1. F. LE HOUÉROU, *Hôtel du Nil : Voix du Darfour*, CNRS Images, film, 2007, 52 minutes. En accès libre à : video.google.fr/videoplay?docid=1521692904445157252 - 15k.

genèse berbéro-libyque du Kordofan et du Darfour (Ibn Khaldun, Masudi) et les échanges entre monde arabe et Soudan furent constants depuis la conquête arabe. Les Africains qui circulaient traditionnellement du Soudan vers l'Égypte et le Moyen-Orient appartenaient, généralement, aux élites de leur pays (étudiants, juristes, marchands) ou, à l'opposé, aux mondes des parias et captifs qui voyageaient entre les deux pays aux XVIII^e et XIX^e siècles, empruntant le Nil qui, à cette époque, s'imposait comme un véritable « couloir de circulation »², et les voies caravanières qui étaient connues depuis les époques pharaoniques.

La mondialisation n'est certes pas une donnée nouvelle. Les gens ne cessaient de se déplacer à l'époque ottomane. Janissaires chrétiens islamisés et esclaves arpentaient les routes de cet empire. L'élite ottomane circulait, à l'instar des parias, chassés d'Afrique et vendus à Istanbul, qui empruntaient les routes caravanières, telle la célèbre route Al Arbain, dite des quarante jours, qui menait du Darfour jusqu'à Assiout en Haute-Égypte. Les intellectuels venant de cette vaste contrée tardivement nommée *Sudan* (terme dérivé de la racine arabe désignant le noir) empruntaient également cet itinéraire. La route était la même pour les esclaves et les étudiants d'Al-Azhar. En 1789, selon le consul britannique George Baldwin, on comptabilisait 5 000 passages annuels d'esclaves³, provenant pour la plupart du Soudan avec « la caravane de Nubie » qui traversait les régions qui fournissaient le plus grand nombre de captifs : le Bar El-Ghazal et le Darfour. Ironie de l'histoire, les territoires qui alimentaient le monde en esclaves hier sont ceux qui engendrent le plus de réfugiés aujourd'hui.

Autrefois, les navettes fluviales entre Aswan (Égypte) et Wadi Halfa (Soudan) étaient fréquentes. Malgré la démocratisation du trafic aérien, la navigation sur le Nil perdure. Des navettes hebdomadaires reliant ces deux villes transportent une population extrêmement hétéroclite. Les élites, cependant, empruntent désormais rarement la voie fluviale. Les passagers d'aujourd'hui sont souvent de petits négociants, des demandeurs d'asile et des familles soudano-égyptiennes aux revenus modestes.

Les années 1980 constituent un tournant dans l'histoire des circulations entre les deux pays. Les migrants atteignant l'Égypte ne sont plus des nomades volontaires et des voyageurs privilégiés, mais des migrants forcés fuyant la guerre civile qui ravage le sud du pays. Des centaines de réfugiés d'origine nilotique – surtout issus des populations Dinka, base populaire de la rébellion sudiste et groupe auquel appartenait John Garang⁴ – ont fui et sollicité l'asile politique auprès du bureau du Haut Commissariat aux Réfugiés (HCR) au Caire.

Depuis Abdel Nasser, les frontières égypto-soudanaises demeuraient libres. Les liens historiques des deux pays justifiaient une politique de libre circulation, interrompue en 1995 avec la tentative d'assassinat, à Addis-Abeba, du président Sadat.

2. A. TARRIUS, *La Mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Balland, 2002.

3. T. WALZ, *Trade between Egypt and Bilad As-Sudan, 1700-1820*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, 1978, p. 33.

4. John Garang a été le leader historique du Mouvement Populaire de Libération du Soudan, un parti défendant les intérêts du Sud-Soudan et porteur d'une vision fédéraliste du pays respectant les particularités régionales du grand Sud. Après une guérilla qui dura vingt-deux ans, son parti parvint à signer avec Khartoum des accords de paix le 9 juillet 2004. John Garang est mort le 1^{er} août 2005 lors d'un accident aérien.

Avant cette date, l'État égyptien ne décomptait pas les Soudanais présents sur son territoire. Il ne le fait que depuis les années 1990. Or les flux en provenance du Sud-Soudan datent de la reprise de la guerre civile dans ce pays en 1983. Nul ne sait combien de Soudanais sont entrés légalement en Égypte de 1983 à 1995. La question intéressait peu les médias.

En 1981, l'Égypte signe la Convention de Genève. Son article 1 A donne une définition stricte du terme réfugié. L'Égypte, confrontée à des flux nouveaux, sollicite le HCR afin qu'il établisse un bureau au Caire, habilité à accorder le statut de réfugié aux demandeurs d'asile en application de la convention. Celui-ci accepte. Des cartes de réfugié sont donc délivrées, selon des principes d'éligibilité qui obéissent à une réglementation internationale. Ces titres matérialisent un droit de présence sur un territoire particulier et donnent aux bénéficiaires une identité nouvelle. En 1995, l'Égypte ferme ses frontières et exige un visa d'entrée sur son territoire. Est-ce réellement la crainte des islamistes soudanais qui a incité le gouvernement égyptien à mettre en place une politique de contrôle des frontières ou, plus vraisemblablement, la prise de conscience d'une politique mondiale de traitement de la demande d'asile ?

Quoi qu'il en soit, les mobilités en provenance du sud ont contraint la société égyptienne à des coexistences nouvelles⁵. Depuis les années 1980, les nouveaux migrants ne sont plus des « Arabes culturels », tels les acteurs traditionnels de la migration en provenance du Nord-Soudan, mais des populations africaines rurales d'origine nilotique et non arabophones⁶. Les circulants des tribus arabisées du Nord-Soudan n'ont jamais réellement provoqué de réactions xénophobes. En revanche, les nouveaux arrivants du Sud, plus nettement colorés, engendrent au sein de la société égyptienne des réponses plus radicalement racistes.

Comme en témoigne la presse égyptienne, la société est souvent désemparée, voire effrayée, par ces populations à l'altérité prononcée. Elle exprime cette peur de l'Autre, venu d'un Sud plus lointain, en surestimant l'ampleur de l'immigration sud-soudanaise⁷.

Les Soudanais ne sont pas les seuls Africains à trouver refuge au Caire. S'y trouveraient 90 000 demandeurs d'asile soudanais (pour 40 000 réfugiés statutaires) et, en quête d'asile eux aussi, 6 000 Somaliens⁸, 10 000 « Éthio-érythréens »⁹ et 6 000 originaires de la Sierra Leone et autres Subsahariens d'origines variées. Ces diasporas ne s'intègrent pas au tissu urbain selon les mêmes modalités et ne déploient pas les mêmes stratégies d'adaptation. Leurs origines, leurs histoires, les contextes culturels sont différents et il convient de revenir à chacune dans sa singularité pour comprendre ses recompositions identitaires. Chez les Abyssins, ainsi, s'observe un rapport de

5. F. LE HOUÉROU, « Living with your neighbour. Forced migrants and their hosts in an informal zone of Cairo, Arb'a Wa nuss aera in Cairo », in F. LE HOUÉROU (dir.), « Diaspora in Cairo : transit territories and the transient condition », *Kolor. Journal on Moving Communities*, vol. 5, n° 1, 2005, p. 51-61.

6. D. COPPER, *Urban refugees : Ethiopians and Eritreans in Cairo*, Cairo, The American University Press, 1992.

7. F. LE HOUÉROU, *Hôtel du Nil...*, *op. cit.*

8. M. AL-SHARMANI, « Livelihood and identity constructions of Somali refugees in Cairo », *FMRS Working Paper*, n° 2, Le Caire, American University in Cairo, 2003.

9. F. LE HOUÉROU, *Passagers d'un monde à l'autre : migrants forcés éthiopiens et érythréens en Égypte et au Soudan*, Paris, L'Harmattan, 2004.

genre extrêmement clair et tranché. Les éléments de cette communauté ne sont pas des ruraux qui fuient la famine ou la guerre mais sont issus de la petite bourgeoisie urbaine. Les hommes, en majorité, ont fui le service militaire et sont des rescapés, traumatisés et sans emploi. Les femmes assurent la sécurité matérielle nécessaire à leur survie. Les jeunes gens rencontrés lors d'une recherche sur cette communauté parlent quasiment tous l'anglais et ont un bon niveau scolaire.

Cela explique le relatif succès des femmes éthiopiennes sur le marché de la domesticité au Caire. Elles sont rémunérées trois ou quatre fois plus que leurs collègues égyptiennes et sont payées en devises. Les membres de l'élite urbaine égyptienne ayant recours à elles évoquent le niveau scolaire de ces gouvernantes ou bonnes d'enfants de luxe, jugées « nettement supérieures » aux réfugiées soudanaises d'origine rurale en provenance des immenses camps de déplacés de la périphérie de Khartoum. La capitale soudanaise est l'une des villes africaines recevant le plus de déplacés au monde.

La diversité des milieux et des contextes conduit ces communautés à s'intégrer au tissu urbain selon des logiques ethniques et de genre. Ici, le terme « ethnie » renvoie aux usages qu'en ont les migrants, qui utilisent le nom de leur groupe dans un processus courant de désignation. Si, en effet, les anthropologues nient, parfois à bon escient, la pertinence de la distinction ethnique¹⁰, les Africains y recourent malgré tout, tant la fiction des origines peut fournir un identifiant fort pour les acteurs eux-mêmes. Les populations en exil du Bar El-Ghazal (Sud-Soudan) se disent Dinka et les Four du Darfour, Four. Nous insisterons ici sur les femmes réfugiées d'origine Four et leur insertion originale dans la ville cosmopolite du Caire. Leurs stratégies de survie et leurs inventions en matière d'activités économiques sont propres à ce groupe et nous avons observé *in situ* une corrélation entre appartenance à un groupe ethnique et activité professionnelle. Elles occupent des positions clairement genrées, de même que les hommes.

Les Éthiopiennes sont souvent gouvernantes. La position dans la hiérarchie complexe du travail domestique renvoie fréquemment à l'appartenance à un groupe repéré comme tel par la société hôte. Les Dinka du Sud-Soudan, subissant une vive discrimination, sont généralement employées comme femmes de ménage et sous-payées. C'est là le produit d'un système de ségrégations et de discriminations, sur la base de critères dits ethniques, qui est l'objet d'un consensus muet. Certaines caractéristiques sont repérées par la société hôte et produisent des jugements selon lesquels « les Soudanaises sont ignorantes, alors que les Éthiopiennes sont propres et mieux éduquées ». Ces stéréotypes, pures fictions, ont néanmoins des effets concrets et pèsent tant sur les revenus que sur la distribution des tâches. Ils expliquent en partie le paiement des unes en dollars et celui des autres en livres égyptiennes. Une logique de genre peut également être observée dans les nouveaux métiers occupés par les femmes Four.

Les nouveaux métiers de la rue des réfugiées du Darfour

La communauté Four du Caire était peu nombreuse jusqu'en 2003. Depuis l'intensification des combats entre le gouvernement de Khartoum et la rébellion du

10. J.-L. AMSELLE, *Logiques métisses. Anthropologie en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, 1990.

Darfour, l'Égypte est une voie de sortie pour les réfugiés. Si les Zaghawa¹¹ et les Massalit se rendent généralement au Tchad, les Four optent pour l'Égypte. La communauté Four du Caire compte quelques centaines de personnes, dont 83 femmes inscrites à l'Association culturelle des Four du Caire en 2005 ; elles n'étaient que 54 en 2004. Le président de l'association, Adam Abdallah, enregistre une nette augmentation du nombre des femmes en raison de la persistance du conflit.

En 2004, j'avais remarqué, dans le grand souk du Caire, l'arrivée de femmes du Darfour qui gagnaient leur vie en tatouant les gens au henné dans les rues. Au même moment, de nombreux villages du Darfour brûlaient. Ces femmes avaient suscité ma curiosité en raison de leurs activités innovantes que j'observais pour la première fois. Aucune autre femme des diasporas africaines n'avait de telles occupations. Lorsque je décidai de consacrer un documentaire aux réfugiés du Darfour, j'avais déjà noté l'extrême courage dont ils faisaient preuve car, contrairement à d'autres communautés, ils n'avaient pas hésité à occuper des places très marginales sur le marché du travail. Leur visibilité était forte, les hommes vendaient sur les trottoirs des quartiers populaires, autour de la gare centrale du Caire, des objets en plastique en provenance de Chine à très bas prix. C'est ainsi, de manière très visuelle, que je repérai l'inscription des Four dans l'espace public égyptien. En « cinéaste », j'assistais à la mise en place des frontières et des métiers à une vitesse étonnante. En quelques mois, des stratégies commerciales s'étaient construites sur un principe de genre. Les hommes étaient négociants de rue et ouvriers dans la grande périphérie, où ils travaillaient dans les décharges au péril de leur vie, en manipulant des produits toxiques ; les femmes se rabattaient sur des espaces marchands laissés libres car dévalorisés par les codes de bonne conduite locaux.



Tatoueuse au henné appliquant un motif pharaonique. Le Caire, 2005 (Photographie : F. Le Houérou).

11. J. TUBIANA, *The Zaghawa from an ecological perspective*, Rotterdam, A. A. Balkema, 1977.

Au moment du tournage, les réfugiés m'avaient déjà beaucoup vue avec le traducteur A.S., qui était un leader associatif. Les réfugiés eux-mêmes me demandèrent de faire ce film pour les aider à témoigner et « à dire au monde » quel piège s'était refermé sur eux. Dans cette grande ville, où ils espéraient trouver une forme de sécurité, leur vie était intenable. Juridiquement ils n'étaient pas reconnus en tant que réfugiés par l'organisme chargé de gérer leur statut : ils n'étaient que tolérés sur le territoire égyptien et étaient contraints aux plus durs labeurs dans un marché du travail bloqué. Piégés au Caire, ville qu'ils voyaient comme une étape, avant de poursuivre leur migration vers l'Ouest, ils ont souligné, de manière convaincante, les dysfonctionnements institutionnels du HCR¹² et les violences juridiques qu'ils subissaient. La carte jaune qu'ils détiennent est une demi-reconnaissance. Elle ne permet que de survivre dans le pays d'accueil, car elle n'ouvre pas les mêmes droits que la carte d'identité bleue du passeport Nansen (la carte classique de réfugié). L'asile se réduit à une présence tolérée dans le pays, mais limite les mouvements des bénéficiaires vers d'autres pays et les prive d'un accès aux soins et autres aides financières prodiguées par des ONG liées financièrement au HCR. Cet ersatz d'asile ne permet pas de survivre dignement.

Le film n'a pas présenté toutes leurs revendications, cependant les réfugiés ont sollicité la caméra et demandaient à être entendus au-delà même de mes souhaits. On pourrait considérer qu'ils ont parfois pris la caméra en otage pour exprimer leur colère en s'adressant « aux mondes », comme le dit l'un deux.

La caméra a été porte-parole et j'ai pris le parti de livrer leur parole sans contrepoint institutionnel. Dans l'enquête filmée, les bureaucrates du HCR ne sont pas entendus. Je dénonçais donc des processus institutionnels que j'avais étudiés durant plus de quatre ans. J'étais émue par l'injustice et me situais subjectivement « du côté » des réfugiés. Toutefois cette subjectivité assumée était doublée d'une objectivité scientifique. En effet, depuis 2001, force m'avait été d'observer que mes sources accablaient le HCR. Celui-ci refusait de comprendre l'importance des événements du Darfour et niait la réalité de l'ethnocide¹³. La carte de réfugié avait été refusée à tous ces adolescents martyrisés et je voyais l'organisme onusien se déjuger, oubliant ses fonctions de protection. Ces observations sur les dysfonctionnements du HCR n'étaient pas nouvelles ; j'avais organisé en 2001 un groupe de défense juridique bénévole en faveur des réfugiés de l'Afrique de l'Est en raison de ma connaissance de l'histoire contemporaine de l'Abyssinie. C'est donc en répondant à une double réaction émotionnelle que je décidais de faire un nouveau film : un sentiment de révolte contre l'injustice et la « déviance » administrative d'une institution internationale ; une compréhension historique du rôle des institutions dans la création de catégories de parias, dans le rejet du réfugié et la dé-culpabilité du monde grâce à l'invention de jargons juridiques les déshumanisant et les plaçant hors du monde. Le point de vue offert n'est pas alors simple identification à la victime mais plutôt le produit du mélange d'une émotion et d'une analyse scientifique. Le mariage de l'érudition et de l'émotion est au cœur de ce cinéma d'enquête.

12. B. HARRELL-BOND, « Can humanitarian work with refugees be humane ? » *Human Rights Quarterly*, 24, 2002, p. 51-85 ; M. WALKUP, « Policy dysfunction in humanitarian organisations : the role of coping strategies, institutions and organisational culture », *Journal of African Studies*, vol. 10, n° 1, 1999.

13. G. PRUNIER, *Le Darfour, un génocide ambigu*, Paris, La Table ronde, 2005.

Au cours du tournage, en juillet et août 2005, une dizaine de femmes exerçant de nouvelles activités ont été interviewées en arabe. Certaines sont tatoueuses au henné itinérantes dans les grands souks du Caire, à Khan El-Khalili par exemple, ou vendeuses de boissons dans la rue (thé, café, karkadé). L'activité n'est pas jugée dégradante, mais l'espace dans lequel elle s'inscrit, la rue, n'est pas un lieu recommandable pour une femme. Celle-ci n'est jamais plus respectable que lorsqu'elle est chez elle, du fait des frontières spatiales du genre et des territoires réservés à l'un ou l'autre sexe. La morale égyptienne rejoint ici le *adad* (code de bonne conduite) soudanais musulman qui définit les attitudes convenables ou inconvenantes selon une logique de genre. Que l'espace public soit le domaine réservé des hommes est un allant de soi égyptien et soudanais. Or les migrantes occupent la rue de manière voyante dans des postures déviantes ou rompant avec les habitus de la société. Cette déviance comportementale les expose à des abus. Artistes de rue, elles sont soumises à de multiples violences qu'elles narrent avec un certain humour lors du tournage en 2005. Au cours des investigations les frontières spatiales étaient clairement repérables : les femmes Four ne se rendaient pas dans les cafés du quartier d'Aguzà où les migrants jouaient aux dominos pendant des soirées entières et fréquentaient peu le siège de l'association culturelle Four. Elles se retrouvaient dans des appartements, parfois des cafétérias communautaires, ou encore sur le lieu de leurs activités commerciales, le souk de Khan El-Khalili. La plupart des femmes mariées étaient en exil en famille et ne travaillaient pas. Seules les femmes isolées étaient contraintes à ces nouveaux métiers de la rue. L'innovation était conséquence d'une situation exceptionnelle. Les hommes, qu'ils appartiennent à la société hôte ou à leur propre communauté, savaient ces femmes isolées et vulnérables.

Les artistes de Khan El-Khalili : violence, xénophobie et réussite commerciale

Souad a commencé à arpenter les allées de Khan El-Khalili pour dessiner des tatouages au henné destinés aux touristes qui rémunèrent ses talents de manière plus avantageuse que la clientèle égyptienne. Elle se promène avec un « book » (comme celui que peuvent avoir les photographes) et expose ses dessins, qu'elle reproduit sur la peau de ses clients. D'origine rurale, elle a quitté son village brûlé alors que son mari et ses enfants ont été assassinés sous ses yeux par les *Janjaweed*, milices à l'origine des exactions au Darfour. Au pays, elle s'occupait des arbres fruitiers et des champs. Filmée en train de dessiner, elle considère cette activité comme strictement alimentaire et dictée par l'urgence. Elle déclare qu'elle préfère travailler avec les étrangers car les Égyptiens l'appellent souvent sur son portable et lui font traverser la cité pour deux euros. Souvent, le prix de la course est supérieur aux gains. Dans une ville tentaculaire comme le Caire, les transports sont coûteux et par conséquent les migrants forcés n'ont pas toujours les moyens de se déplacer dans la ville.

Les femmes Four du Caire parlent souvent de la façon dont certains clients égyptiens tentent d'abuser d'elles, profitant de leur vulnérabilité de femmes sans papiers. Se nicher dans les failles du marché de l'emploi expose continuellement aux risques d'agression et de vol. Elles évoquent des escroqueries en tout genre, insistent sur les larcins quotidiens. Les relations difficiles avec leurs clientes égyptiennes sont au coeur de leurs préoccupations. Leur survie quotidienne dépend des interactions avec la société hôte. Par ailleurs, leurs itinéraires dans la ville sont variés car elles sont souvent employées, lors de mariages, pour maquiller la mariée et sa famille.

Soraya intervient dans deux quartiers : Shubra et Ain Shams. Elle se souvient d'avoir été congédiée comme une voleuse et une va-nu-pieds alors qu'elle était cependant coiffeuse au Soudan et exerce cette activité depuis treize ans. Son métier est une vraie passion. À l'inverse de ses acolytes, elle excelle dans le dessin. Dans une scène du film, les tatoueuses comparent les modèles qui figurent sur leurs livres de dessins. Soraya dessine avec une application et une attention à la tâche qui suscitent l'admiration de ses deux amies. La scène est entrecoupée par des manifestations de stupéfaction : « c'est beau ! » (*hellwa*) qui ponctuent la démonstration. Khadija demande à Soraya de tracer un nouveau modèle pour son « book » – démonstration d'une certaine habileté à se soutenir, collaborer et inventer ensemble de nouveaux motifs susceptibles de plaire aux touristes étrangers. Ainsi, elles auront contribué à faire évoluer les dessins comme de véritables artistes, en s'inspirant de leurs nouveaux contextes culturels et en empruntant à la panoplie des dessins pharaoniques pour leurs nouveaux tatouages.

Khadidja est également arrivée au Caire en 2004. Elle a été très surprise des comportements racistes de ses clients :

On me jette comme une malpropre et on me dit : *bara, bara*, dehors, dehors ! Pourtant, au Soudan, notamment à Omdourman, il y a beaucoup d'Égyptiens qui ne m'ont jamais traitée de cette manière. Une fois, on m'a même jeté de l'eau à la figure, on m'a marché sur les pieds exprès, sans parler des insultes sur la couleur de ma peau comme *chocolata*. (*dialogue : Hôtel du Nil*)

Les difficultés liées au travail sont surtout d'ordre raciste. Les filouteries et les insultes relèvent du comportement de la classe moyenne égyptienne à l'égard des noirs. Contrairement aux *scenarii* que l'on peut observer en Europe, l'émetteur de stigmates est assez naïf, quasi « bon enfant » dans sa façon de se moquer. Plusieurs scènes du film le mettent en évidence. Le déni social n'est ici pas réservé aux Soudanaises du Darfour, dont les clientes pour la plupart n'ont jamais entendu parler, mais serait identique pour les autres catégories jugées « inférieures », tels les Sayyidi de Haute-Égypte aux origines rurales encore fraîches. Les moqueries sont d'ailleurs comparables et visent la couleur de la peau (être foncé), l'accent et la manière de s'habiller. De nombreux films populaires et séries B égyptiennes font état de cette stigmatisation « douce » à l'encontre des ruraux ou des provinciaux¹⁴, auxquels la moquerie, même sur le ton de l'ironie, assigne une place définitivement « subalterne ».



Les trois artistes au henné sur la felouque chantent *Chocolata*. Le Caire, 2005 (Photographie : F. Le Houérou).

14. F. COLONNA, *Récits de la province égyptienne*, Arles, Actes Sud, 2004.

Les trois femmes, en interaction avec un Égyptien qui les promène en felouque sur le Nil, évoquent le racisme ordinaire dont elles sont victimes. Elles prennent l'homme de la felouque à partie pour lui reprocher les sobriquets dont elles sont victimes tels que *Bongo-Bongo*, *Tchatchouka*, en lui demandant les motifs de cette méchanceté. L'homme ne se défend pas et esquivé les attaques par un rire gêné. En minorité sur cette felouque, il adopte une stratégie d'évitement. Pendant l'heure que dure la promenade, il ne répondra à aucune des interpellations des trois femmes. Il tente même une diversion en leur demandant si elles sont speakerines de télévision, du fait de la présence de la caméra, question qui mettra Soraya hors d'elle. Elle l'apostrophe en lui demandant de manière véhémement s'il a « déjà entendu parler du Darfour, de l'Afrique et du Soudan », signifiant par là le désintérêt de la société égyptienne pour le drame qui les accable. Cette démonstration d'indifférence concernant les affaires soudanaises ne fait qu'accroître leur exaspération et c'est sur ce ton qu'elles s'adresseront au felouquier tout au long de la promenade. La scène repose sur la dynamique impulsée par les trois assaillantes menaçant un homme sur la défensive et provoquant un renversement de l'ordre établi.

La prise de parole, comme une prise de pouvoir, est du côté des femmes. Elles appartiennent à un groupe structuré en exil autour d'une association, au sein duquel elles n'ont pas vraiment de place politique et où elles sont minoritaires. Les femmes entendues évoqueront les difficultés économiques et n'auront jamais un discours politique. L'« allant de soi » communautaire est que le rôle de la femme est circonscrit à certains domaines. La nécessité de la survie alimentaire justifie les activités lucratives des femmes. Cette liberté économique n'a pas pour corollaire une liberté de parole. La scène de la felouque n'en est que plus remarquable. Soulignons également que les trois amies ont de mêmes origines régionales, proviennent du même village, au pied de la montagne Mara (le Djebel Mara, centre historique du Darfour) et ont tissé des solidarités professionnelles. Elles échangent leur savoir-faire et des informations. Leur clientèle est également similaire et leur vulnérabilité sociale partagée. D'autres Soudanaises aux origines arabes nous ont démontré que le sort des femmes plus claires de peau, parlant un arabe classique, était différent. La discrimination est plus légère dans le cas de cette autre Soraya appartenant aux tribus *baggara*, dites arabes¹⁵.

Originaire du Kordofan, à proximité du Darfour, Amina été l'un des éléments clef de l'enquête filmée. Toutefois, pour des raisons techniques, son témoignage n'a pu être intégré au documentaire. Elle n'a révélé ses origines que sous la pression constante du traducteur qui disait qu'elle ne parlait pas le Tunjur¹⁶, sa prétendue langue maternelle. Après une altercation très vive entre Soraya et le traducteur Four, nous avons compris qu'elle appartenait en réalité aux groupes repérés comme arabo-

15. Le terme *baggara* viendrait de l'arabe et signifierait *bagar*, vache. Il désigne tout un ensemble de tribus au Darfour mais également dans la province du Kordofan. Ils ont migré de l'Égypte au Soudan au Moyen-Âge et se sont mélangés avec les ethnies locales. Le terme *baggara* est très largement utilisé à l'ouest du Soudan pour désigner les « pasteurs d'origine arabe ». Les Rizeigat et les Misseira au Darfour appartiennent à la famille des *Baggara*, ainsi que les Humur et les Hawarzma au Kordofan. Voir I. CUNNINGHAM, *Baggara Arabs : Power and Lineage in a Sudanese Nomad Tribe*, Oxford, Oxford University Press, 1966.

16. Les Tunjur, ou Tungur, sont musulmans et vivent au centre du Darfour, ils sont fermiers pour la plupart. Bien que très proches des Four, ils ont été arabisés. Voir H. A. MACMICHAEL, *A History of the Arabs in the Sudan*, t. I, New York, Barnes & Noble, 1967, p. 126.

berbères, parmi lesquels se recrutent les miliciens dits arabes. Originaire d'une famille aisée de Khartoum, elle était déjà coiffeuse dans le centre de la capitale soudanaise avant de créer une petite entreprise de tatouage. Au Caire, sa clientèle est constituée de touristes et ses tarifs sont sans doute trois ou quatre fois plus élevés que ceux des trois autres femmes Four qu'elle ne connaît pas. Mieux adaptée à la vie cairote, elle a des amis égyptiens dont elle vante la gentillesse et a déclaré n'avoir jamais souffert de racisme. Après deux années au Caire, elle a pu acheter un appartement dans un quartier relativement aisé, proche des pyramides. Elle est devenue une *business woman*.

Ce succès supposait une excellente connaissance de l'arabe égyptien et une certaine habileté urbaine, notamment des connaissances en matière de mode et de maquillage, qui lui permettaient de se présenter comme une spécialiste de la beauté au féminin. Cette relative réussite est toutefois à tempérer. Elle est mère de trois enfants non scolarisés (la loi égyptienne ne permet pas de scolariser les enfants de réfugiés) et livrés à eux-mêmes des journées entières, leur mère étant absente de son domicile de douze à treize heures par jour. De plus, en tant que femme seule, elle est exposée à tous les abus dans une ville comme Le Caire¹⁷. Si sa position sociale est plus confortable que celle des trois femmes Four, elle n'en demeure pas moins précaire et marquée par l'insécurité. Son imagination socioprofessionnelle a été un atout considérable qui lui laisse une importante marge de manoeuvre. Par ses origines urbaines et sociales, elle est mieux armée pour assurer sa défense et affronter les filouteries de la vie quotidienne. Soraya est la première femme entendue qui présente un profil de réussite économique aussi spectaculaire.

Au sein des métiers réservés aux femmes, l'inégalité des insertions renvoie aux origines socio-ethniques des intéressées. Certains groupes sociaux issus de certaines ethnies (comme les tribus dites arabes ou les tribus traditionnellement arabes du Soudan telles que les Gà aliin, les Shà ikia et les Danàgla¹⁸, pour ne citer que les plus nombreuses) s'intègrent plus facilement que les tribus repérées comme africaines. Tant il est vrai, comme le remarquait Anita Fabos¹⁹, que la frontière ethnique est subtile entre l'Égypte du Sud et le Soudan du Nord. La facilité à parler l'arabe détermine les rapports sociaux et la comparaison entre Amina et les trois autres maquilleuses au henné montre que la société égyptienne ne reconnaît comme dignes d'intérêt que les éléments migrants pouvant s'exprimer correctement en arabe. Aucun contact, aucune approche, aucune véritable interaction n'est possible sans un apprentissage linguistique minimal. Les femmes éthiopiennes au Caire déclaraient qu'elles avaient appris l'arabe en six mois en raison des proximités linguistiques entre l'amharique (langue sémitique) et l'arabe.

Lors de l'entretien avec Amina, le traducteur revenait continûment sur sa maîtrise de l'arabe, pour affirmer qu'elle ne pouvait revendiquer l'appartenance à la communauté Tunjur et concluait de cela et de la couleur de sa peau qu'elle était arabe.

17. P. SIGNOLES, G. EL KADI, R. SIDI BOUMEDINE, *L'Urbain dans le monde arabe : politiques, instruments et acteurs*, Paris, CNRS Éditions, 1999.

18. Graphie utilisée dans H. A. MACMICHAEL, *A History of the Arabs in the Sudan*, op. cit.

19. A. FABOS, *Ambiguous Ethnicity: Propriety (adab), a Situational Boundary Marker for Northern Sudanese in Cairo*, PhD Thesis, Boston University, 1999.

En lui faisant décliner sa généalogie et son héritage Tunjur, nous avons confirmé cette hypothèse. Après des déclarations confuses et contradictoires, elle reconnut qu'elle était arabe, originaire du Kordofan qui ne connaît pas la turbulence du Darfour mais n'en demeure pas moins une région instable dans un Soudan ravagé par les conflits.

Amina avait pris l'habitude de raconter qu'elle était une Four du Darfour, une fausse déclaration sur ses origines régionales lui ayant permis d'obtenir du HCR la qualité de réfugiée. Elle attendait une réinstallation au Canada. Nous pouvons vérifier, à nouveau, que le travail de sélection des Nations Unies exige un savoir anthropologique que les agents, souvent juristes, ne possèdent pas. Soraya, parlant mieux l'arabe que les trois autres femmes, a présenté un meilleur argumentaire et bénéficie d'un statut alors même qu'elle n'est pas originaire du Darfour. Plus tard, cette information sera recoupée par des Soudanais d'origine *baggara*, eux aussi berbéro-arabes, qui m'ont affirmé que l'unique manière d'obtenir le statut de réfugié est de « faire croire » aux agents de l'ONU que l'on est Four, Masalit ou Zaghawa, les ethnies officiellement reconnues martyres de la guerre qui oppose la rébellion du Darfour au gouvernement soudanais. Notons que tous les membres des tribus arabes ne sont pas des *Janjaweed* (milice commettant les exactions) et que malheureusement l'amalgame entre arabe et *janjaweed* s'est vite répandu ! Il est vrai que ceux-ci proviennent de tribus nomades plus ou moins arabisées, mais ils ne sont en aucune manière des leaders traditionnels²⁰. Ils sont généralement des seconds couteaux qui ont trouvé dans ces milices un moyen permettant de redéployer efficacement leur belliqueuse agressivité.

Pour les Soudanaises du Caire exerçant ces nouveaux métiers, les rémunérations de leurs prestations sont dictées par la société hôte. C'est la clientèle égyptienne qui décide du tarif du tatouage. Les quatre itinéraires que nous avons retracés tendent à montrer que l'insertion professionnelle dépend en réalité de l'adaptation culturelle à la réalité cairote. Leurs activités sont innovantes sur le marché du travail égyptien, mais pas révolutionnaires. Elles sont liées au « secteur de la beauté », au corps féminin et à l'embellissement, conformes en cela aux logiques du genre²¹. Elles ne remettent donc pas en cause les frontières implicites définissant les occupations dites naturelles pour les femmes soudanaises, d'autant que deux des femmes étaient déjà maquilleuses au henné dans leur pays d'origine.

Les nouvelles « vendeuses du Darfour »

Les Soudanaises qui n'ont aucune compétence artistique, ni la patience de tracer des guirlandes de fleurs sur les mains et les pieds de leurs clientes pendant des heures, peuvent exercer d'autres activités. Il peut s'agir des métiers traditionnels de la domesticité, lot jadis des esclaves abyssines, ou d'activités plus ou moins nouvelles, la tenue par exemple d'un débit de boissons alcoolisées sis dans les appartements où elles fabriquent l'*araki*, le thé secret.

20. F. LE HOUÉROU, « Darfour, génocide ou crime de guerre ? Entretien avec le chef historique de l'Oumma, Sadeck-El Madhi », *Le Nouvel Observateur*, 2 février 2005.

21. J. BUTLER, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005 [1990].

Ces lieux, dispersés dans la ville, sont des espaces de rencontres interethniques où l'on peut croiser des Nuba, des Shilluck et même des Soudanais du Nord. On ne peut y pénétrer sans être accompagné d'un passeur et les Égyptiens en sont exclus. Cet espace inclusif/exclusif est souvent tenu par des femmes qui fabriquent des boissons, alcoolisées ou non.

Aïsha, venue de Jebel Mara, prépare des jus de tamarin et des plats du Darfour dans une cafétéria située au sous-sol d'un immeuble dans le quartier d'Aguzza.

Elle habite Le Caire depuis 2002, où elle s'est réfugiée. Je l'avais déjà rencontrée en 2004 car elle était apparentée à mon traducteur, A.S. Elle a vu sa vie entière brûler, village, famille et amis dévorés par les flammes allumées par les *Janjaweed*. Elle revient toujours sur ce mot, bute sur le terme *Janjaweed*, sa lèvre tremble et l'horreur passe dans ses yeux. Elle considère ces nomades qui se disent arabes aussi noirs qu'elles.

Les tribus arabes qui nous haïssent, nous les Noirs, les Four, les Massalit ou les Zaghawa sont aussi noirs que nous, ils sont persuadés d'être des Arabes. On leur a mis dans la tête qu'ils descendaient du prophète. Ils se croient Arabes, même les Shà ikia et les Gà liin se croient blancs ; je ris quand je les vois arriver au Caire et que les Égyptiens les traitent de *Chocolata*. Au Caire, ces soi-disants Arabes soudanais découvrent qu'ils sont Noirs ! Il faut qu'ils remontent en Égypte pour comprendre qu'ils sont Noirs !

Elle se balance sur son banc en bois dans l'unique pièce de son local. Elle rit de bon coeur en racontant la surprise de ces Nord-Soudanais d'être perçus comme « chocolat » ici, au Caire, alors que là-bas, au Soudan, ces tribus se croyaient « claires », de par leurs origines arabes.

Charbon au Caire, mais café au lait au Soudan ! Voilà la grande surprise de l'émigration soudanaise lorsqu'elle arrive dans le monde arabe. Aïcha en sourit encore parce que « elle a toujours su qu'elle était noire, elle ».

De très jeunes hommes fréquentent son cabaret, tous réfugiés ou demandeurs d'asile ; elle les loge lorsqu'ils débarquent de la gare Ramsès et qu'ils ne savent pas où aller. Ils l'appellent *Maman Darfour*. Elle assume clairement un rôle de mère nourricière. Tous ses gestes témoignent de cette position protectrice à l'égard de ces jeunes hommes en quête de refuge. Elle prépare des jus de fruits aux plus chétifs et cuisine également le plat régional, l'*asida*, à base de céréales, à consistance gluante. *Maman Darfour* fait venir toutes ces poudres de céréales du Soudan par l'intermédiaire d'hommes d'affaires, réfugiés ou non. Elle parvient toujours à se les procurer. Nous parlons et alors qu'Abdel Shoukkour, l'interprète, traduit en se léchant les doigts, après une assiette d'*asida*, des jeunes gens jouent aux dominos. Un jeune homme dort par terre, un autre regarde un match de foot à la télévision.

- Qu'est-ce qu'il fait, lui, par terre ?
- Il dort ! Il vient d'arriver du Soudan et n'a pas de toit ! Il n'est même pas Four ! C'est un Dinka du Bar El Ghazal ! Un pauvre petit de toute manière ! répond Aïcha.
- C'est vraiment une excellente cuisinière ! insiste Abdal Shoukkour en raclant son assiette.
- Ce sont les fruits du Darfour qui me manquent le plus : les fruits sauvages plus particulièrement. Le Tamarin Hindi, le lalop et l'ardep. Je faisais d'excellents jus de fruits là-bas. Les saveurs du Soudan, c'est cela. Le pays a le goût

du Nenué, les Arabes appellent cela le *gambil*, c'est extrêmement sucré. Nous arrivons à faire venir ces délices du pays à partir de Khan el-Khalili. Le grand souk du Caire. Il y a énormément de Soudanais qui font des va-et-vient entre l'Égypte et le Soudan.

Aïsha est une paysanne du Djebel Mara. Elle cultivait ses champs avec son époux, mort avec deux de ses enfants à la suite d'une attaque de son village en 2002. Elle est parvenue à atteindre Le Caire et a transformé son appartement en une cafétéria qu'elle tient avec un de ses fils rescapé. Aïsha se dit protégée par son fils. Sa présence lui donne une relative assurance sociale dans la communauté.



Aïsha préparant le repas pour les ferrailleurs. Le Caire, 2005. (Photographie : F. Le Houérou).

Son rôle maternel lui vaut une réputation inégalée dans la communauté des Four et une place à part. Elle incarne également la nourriture du pays et la culture rurale du Darfour. Une civilisation paysanne que l'ethnocide actuel fait disparaître. Contrairement aux autres femmes rencontrées, Aïsha a peu de relations avec la clientèle égyptienne, qu'elle essaie d'éviter.

– J'ai le cœur bien accroché. Oui, mon cœur est bien accroché car autrement comment aurais-je pu survivre au spectacle auquel j'ai assisté.

C'était à l'aube, au moment de la prière. Deux enfants, ma mère, ma tante, mon oncle sont morts alors que se levait le jour, à son point. Brûlés sous mes yeux. Alors j'ai hurlé de douleur et toute ma chair me faisait mal. Puis je me suis ressaisie. Des fois, quand les souvenirs se font lourds et que je n'arrive plus à les porter, je lis les versets du Coran. Une sourate qui s'appelle Yassin et qui a la vertu de calmer toutes mes peurs. Des fois je les vois arriver dans mes rêves sur leurs chevaux. Je vois un nuage de poussière noire s'approcher de moi. Au fur et à mesure que ce nuage m'envahit, le froid s'empare de moi, m'enveloppe comme un drap mortuaire. Alors je me réveille en nage. Je sue à grosses gouttes. Là, je vois un *Baggara* qui me sourit avec des dents en or et qui me dit : « C'est ton tour de griller maintenant ». Les *Janjaweed* qui nous

persécutent sont souvent *baggara*. Ils sont noirs, je le dis et je le redis. Noirs et noirs ! Ils se disent arabes mais pour des Arabes ils sont bien charbonneux !

Regardez les *Baggara*, ce sont des gens qui ont perdu leur identité, leur négritude. Ils sont arabisés... ils sont instrumentalisés par le gouvernement pour se débarrasser de nous. Alors qu'ils ne sont même pas des Arabes. Moi, les vrais Arabes, je les vois en Égypte !

Ils sont émiettés. C'est de la *kesra* (pain du Darfour) en morceaux, c'est tout ! Prouvez-moi qu'ils sont les descendants du prophète ! Et puis, même s'ils inventaient de venir du prophète, ce n'est certainement pas lui, le prophète qui leur a dit de brûler tous les Noirs du Darfour !

En 2005, Aïsha avait déménagé. Il fallut quelques investigations pour retrouver sa trace. Elle avait un nouvel appartement et une autre activité. Elle préparait le déjeuner de ferrailleurs soudanais dans la périphérie du Caire. Ceux-ci, payés à la pièce, gagnent leur vie en ramassant des morceaux de fer dans des dépotoirs en périphérie lointaine. Ces métiers pénibles sont parmi les seules activités que les réfugiés hommes sont parvenus à trouver. Le travail se fait en plein désert dans des conditions misérables sans protection contre les produits toxiques. De nombreux accidents surviennent. Le film donne à voir ces conditions de vie. Ils disent avoir été abandonnés par le HCR, chargé de traiter leurs demandes d'asile, et ont évoqué la violence bureaucratique dont ils sont victimes. Ils doivent ainsi s'y rendre plusieurs fois pour un entretien, alors que le prix du transport est supérieur au salaire d'une journée de travail. Ils déclarent que les bureaucrates se cachent derrière des termes juridiques. Tout un arsenal de codes vient effacer leur identité humaine et leur souffrance. Contrairement aux femmes, ils expriment cette critique institutionnelle et leur déshumanisation en se référant à des conditions de travail que « seuls les fous auraient acceptées au Soudan ». Le genre est un rapport de pouvoir pesant autant sur les hommes que sur les femmes en les assignant à des rôles. En situation d'exil, les hommes perdent leur dignité dans des conditions de travail dégradantes. Travailler avec des déchets revient à se considérer soi-même comme un rebut ou un paria²². Les rôles masculins sont alors écrasants, alors que les femmes, qui suscitent moins de craintes, se faufilent plus aisément dans les failles du marché du travail.

Aïsha, de son côté, était parvenue, en un an, à nettement améliorer ses conditions d'existence. Elle avait triplé son chiffre d'affaires et habitait un coquet trois pièces dans une résidence de la classe moyenne. Son arabe s'était égyptianisé et affiné ; elle avait laissé tomber les expressions idiomatiques soudanaises et, après un an au Caire, nous observions des signes remarquables d'adaptation à la société égyptienne.

Pour Aïsha, Soraya, Khadidja et Souad, ce sont les activités professionnelles qui ont été les moteurs de leur insertion et ce sont des avancées quotidiennes peu spectaculaires qui témoignent d'une forme de courage d'être au monde. Ce qui est commun à ces femmes, c'est le rôle fondamental du travail dans les processus de reconstruction de soi. Elles ont une grande capacité à se détacher « momentanément » des tragédies en s'oubliant dans les tâches quotidiennes. Il y a peut-être là une disposition déterminée par l'adhésion des femmes aux rôles qui leur sont

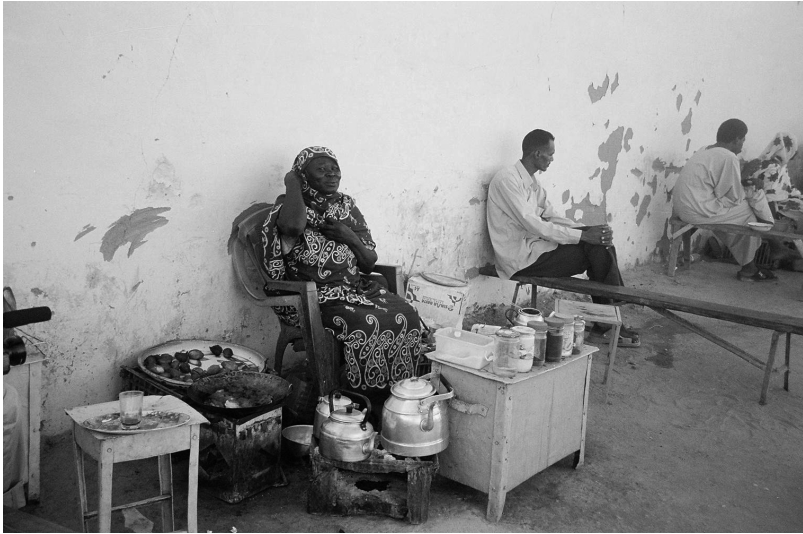
22. N. HOPKING, *People and Pollution*, Le Caire, The American University in Cairo, 2001.

dévolus. Aucune femme du Darfour n'a oublié la mort atroce des proches. Elles y font toutefois face autrement. Les hommes tiennent plus volontiers des discours historiques et politiques, exprimant des accusations et leur colère face à la violence institutionnelle subie, dénonçant la non-reconnaissance de leur statut de réfugié, ou l'octroi d'un demi-statut, limité à la seule autorisation de présence sur le territoire (la carte jaune), qui bride leurs déplacements et leur interdit l'installation dans un pays tiers.

Le film a tenté de saisir la manière dont les femmes rebondissent – avec un sourire, un chant, un dessin – et les échappées par lesquelles elles s'oublient. Ces instants me semblent fondamentaux pour comprendre des frontières impalpables de genre. Le visionnage des heures de rushes accumulées auprès des victimes permet d'observer sans cesse la répétition des gestes pour en comprendre le mystère. Tout se passe comme si les sujets « lâchaient la prise de la conscience » le temps d'une action. Le temps ne se remarque que par les instants, il est « poussière d'instant »²³. Des miettes de temps qui peuvent libérer la conscience trop chargée de pertes. Cela peut être également observé dans d'autres communautés de femmes africaines en exil, comme la diaspora éthiopienne. Peut-être les rôles assignés aux femmes dans la société Four leur permettent-ils une forme de légèreté que les hommes ne s'autorisent pas, cette faculté de laisser le temps en suspens et d'écarter du champ de leur intérêt les questions dites politiques. La situation de migration forcée entraîne des transformations sociales et des renversements de rôles, qui ne sont pas des révolutions. On ne peut alors pas prétendre que les femmes sont des icônes de la vulnérabilité, comme les présentent parfois les agents du HCR ou les rapports des ONG. Elles possèdent l'énergie de durer, grâce à la compréhension de la valeur de l'instant. Ce petit moment inclus dans la précision du geste : laver une tasse, préparer le thé, pris sur le dos du temps lui-même et volé au poids des souvenirs, cette répétition gestuelle nous portent à penser que le genre peut se comprendre comme une performance sociale répétée et que des espaces de liberté existent dans ces rôles, qui ne se limitent pas à des « assignations » sous le mode de la contrainte. Ces rôles peuvent être tenus avec une certaine joie. Si la réalité de cette répartition des missions selon une logique de genre paraît évidente, les marges d'improvisation n'en sont pas moins réelles, tels ces instants de stupéfaction filmés, où les trois amies admirent le dessin de l'une d'elle. Un gros plan sur le visage concentré de Khadidja rend ces poussières d'instant qui sont des moments de détente.

Souvent, les femmes qui font les métiers les plus méprisés, telles les vendeuses de thé, mettent une immense fierté à faire briller des théières en zinc (*made in China*) avec un enthousiasme et un humour qui m'ont semblé provenir de ce qu'il est convenu de comprendre comme un « naturel féminin ». L'existence d'un humour « éminemment féminin » est une des fictions qu'impose ce jeu de rôles entre les femmes et les hommes, tant les femmes savent échapper à la dramatisation de leur condition grâce au rire.

23. G. BACHELARD, *L'Intuition de l'instant*, Paris, LGF, 1994, première édition 1932.



Vendeuse de thé dans les rues du Caire, 2005 (Photographie : F. Le Houérou).

Sur des questions aussi complexes que celles du racisme, évoqué par toutes les femmes comme le problème le plus épineux qu'elles aient à résoudre, elles font montre d'un humour qui leur permet de dépasser le caractère dramatique des situations rencontrées. *Hôtel du Nil* met en lumière cette relation au monde déterminée par l'appartenance au genre. Force a été d'observer que les femmes utilisaient l'humour comme stratégie d'adaptation sociale, là où l'univers masculin mettait de la rébellion et de la colère. Aïsha lance de manière provocatrice que ce n'est pas le Prophète qui a dit qu'il fallait tuer tous les Noirs du Darfour et ironise sur les Soudanais arabisés qui découvrent en Égypte qu'ils sont Noirs. L'humour est un lien avec l'autre aux antipodes du sérieux d'un courroux. Deux scènes sont à mon sens emblématiques de cette manière genrée de réagir aux mêmes discriminations : la scène de la felouque et l'une des dernières scènes du film qui montre un étudiant en colère, évoquant avec une rage limpide la situation politique des peuples noirs du Soudan et la politique de ségrégation du gouvernement de Khartoum.

Nous serions tentée de conclure à la rigidité des rôles genrés. Les normes de genre de la société Four sont pratiquement impossibles à satisfaire au Caire en raison de la carence d'emplois et d'une législation qui ne permet pas aux réfugiés de travailler légalement. Si l'Égypte a signé la Convention de Genève, elle a également exprimé des réserves sur le droit au travail des réfugiés. L'univers masculin Four, extrêmement dépendant de l'offre et de la demande, est fragilisé par le chômage et la nature avilissante des activités qui leur sont accessibles. Se livrer à des travaux dans des décharges, en périphérie, altère l'estime de soi des hommes et provoque une grande souffrance. Blessés physiquement et moralement par ces travaux, ils sont contraints d'autoriser leurs épouses à gagner leur vie et celles-ci deviennent des *bread winners*. C'est en inventant de nouvelles activités lucratives que les femmes apportent une certaine créativité et cela, rappelons-le, grâce à une société hôte plus tolérante à leur égard. Cette imagination est présente dans les motifs peints au henné qu'elles ont renouvelés. Soraya était fière de montrer des maquillages avec les yeux d'Horus ou des guirlandes de lotus copiés sur les hiéroglyphes. Les rôles masculins en revanche

sont particulièrement prégnants car les conditionnements se renforcent, qu'ils soient issus des acteurs de la migration ou de la société d'accueil.

Il est pratiquement impossible d'évaluer les effectifs de cette population féminine sans se référer aux chiffres fournis par le HCR. Avant 2005, il y avait peu ou pas de femmes originaires du Darfour au Caire. Ces flux sont l'une des conséquences directes du conflit actuel. Les activités des femmes sont également très dépendantes des conditions d'accueil de la société égyptienne et il est fort possible qu'après le massacre des réfugiés soudanais au Caire de décembre 2005, les activités des femmes dans les souks du Caire aient décliné en raison de la méfiance accrue des réfugiés à l'égard des institutions chargées de les protéger. Pour les migrations forcées la règle est de s'adapter à une réalité qui ne cesse de se transformer et de trouver des niches et des refuges, lorsque s'en ouvre la possibilité. Au moment de l'enquête, ces nouveaux métiers correspondaient à des opportunités et elles étaient quelques dizaines à les avoir saisis. Rien ne confirme leur permanence, mais ce qui semble exemplaire, c'est la flexibilité des femmes, leur aptitude à trouver des moyens de survie, à s'adapter au réel grâce à une imagination féconde.